

L'AUTRE "LIEU"

un laboratoire de liens sociaux

SARRA EL MASSAOUDI

Illustration

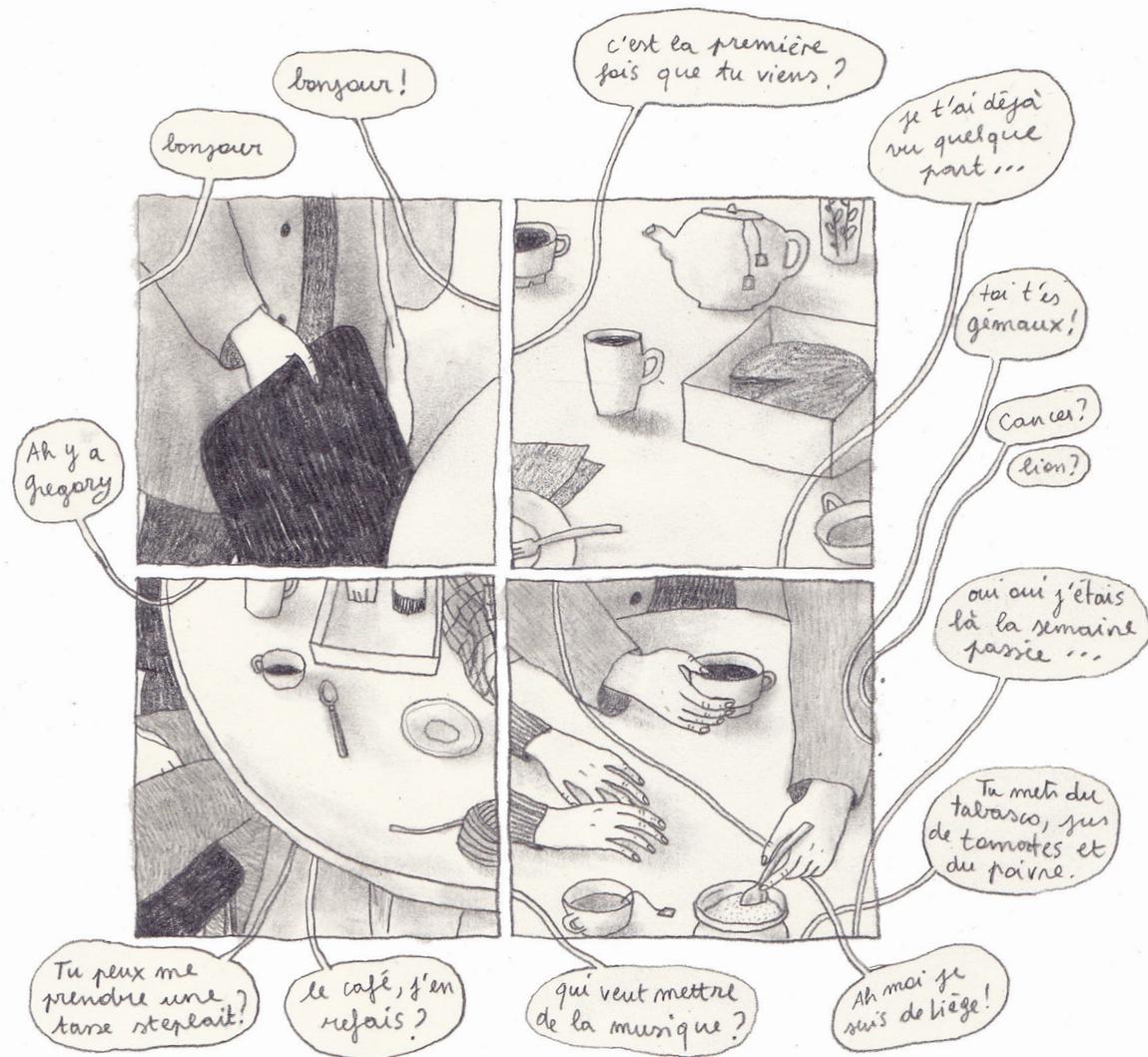
HANNAH BOSSI

Imaginez un monde dans lequel avoir des tics ou entendre des voix ne ferait pas de vous un être bizarre. Différent, certes. Anormal, non. Un monde dans lequel être dépressif ne vous condamnerait pas à l'isolement. À un suivi, probablement. À n'être considéré qu'en tant que « malade », jamais. Ce monde, c'est celui de L'Autre "lieu". Pendant plus de trois mois, l'ASBL bruxelloise nous a ouvert ses portes et fait découvrir son univers, pour le moins alternatif. « Non au médical, place au social » : telle pourrait en effet être sa devise. Une posture particulière qui s'incarne notamment lors de l'Amikaro coffee, un moment de rencontre et de partage à l'heure du goûter. Immersion dans ce qui s'apparente à un laboratoire de liens sociaux.

Le café de l'amitié

Une grande façade sombre et un banc en bois en contrebas. Vu de l'extérieur, le bâtiment passe plutôt inaperçu. Mais il vaut la peine que vous y attardiez votre regard. Sa porte, entrouverte, et la lumière qui baigne à l'intérieur sonnent comme une invitation à entrer. Et si vous levez un peu les yeux, les dessins

d'insectes qui colorent ses fenêtres ont de fortes chances d'attiser votre curiosité. Un intérêt amplement mérité par l'association qui occupe les lieux. Car à l'heure où les parents viennent chercher leurs enfants à l'école d'à côté, c'est un tout autre public qui franchit les portes de L'Autre "lieu".



Des murs blancs, une décoration épurée et une grande table ronde au milieu de la pièce. La cuisine de L'Autre "lieu" commence à s'animer en ce vendredi après-midi. Une dizaine de personnes y sont réunies. Il y a Charlotte (nom d'emprunt), toujours prête à amuser la galerie avec un jeu de mots (généralement) bien placé. Plus loin, Joséphine (nom d'emprunt) montre fièrement à ses camarades les dessins qu'elle vient de réaliser pendant que Jérémy (nom d'emprunt) commente le dernier film qu'il a vu au cinéma avec son voisin de droite. Dans le fond, un homme se lève pour faire du thé. Tandis qu'il s'affaire près de la bouilloire, ses compagnons discutent musique. Des enceintes diffusent des mélodies d'ici et d'ailleurs, créant ainsi une ambiance conviviale.



La convivialité. C'est peut-être le terme qui résume le mieux l'esprit de ce rendez-vous hebdomadaire. Entre quinze et dix-sept heures, chaque vendredi, les membres de l'ASBL peuvent venir boire une tasse de thé ou de café. Mais pas seulement. L'Amikaro coffee, c'est surtout l'occasion de se (re) trouver. Pour certains, il s'agit avant tout de se trouver soi. Pour d'autres, de se sentir entouré et d'ainsi oublier la solitude, au moins pendant quelques heures. Pour tous, le but est de trouver un lieu accueillant, loin des préjugés et des discriminations.

« *Le café donne le prétexte de la rencontre* ».

Car si L'Autre "lieu" est ouvert à tous, son public-cible est particulier. L'association se donne en effet pour mission d'accueillir des personnes souffrant de troubles psychiques dans un cadre non médicalisé.

L'Autre "lieu" n'est donc ni un centre de jour ni un hôpital psychiatrique. L'ASBL ressemble plutôt à une maison de sociabilisation : personne n'y dort mais le but est que ceux qui y passent s'y sentent chez eux. Diverses activités sont ainsi proposées tout le long de la semaine afin que ses membres puissent s'exprimer et avoir un endroit où aller au cas où ils se sentent seuls. Parmi elles, l'Amikaro coffee. Amikaro ? « *Cela signifie l'ensemble des amis en esperanto !* », s'exclame Charlotte.

Plus qu'une collation, c'est surtout l'occasion de voir du monde, de raconter sa semaine ou de se changer les idées. Selon Christian Marchal, animateur à L'Autre "lieu", « *le café donne le prétexte de la rencontre* ». Nathalie (nom d'emprunt), qui fréquente l'endroit depuis de nombreuses années, confirme : « *Je me suis sentie à l'aise tout de suite, écoutée, soutenue.* » Joséphine apprécie quant à elle la bienveillance des animateurs : « *On s'y sent bien, en sécurité. Là-bas, il ne peut rien nous arriver de mal* ».



Ah c'est l'horoscope?
le nouvel horoscope!

Ouais, tu veux le lire?

Ya des Capricorne?

Non ...

Bélier? Gêmeaux?
deux!



Gêmeaux! Amuse toi à te glisser dans des personnalités différentes de celles que tu crois être et que les autres attendent de toi. Médite ces quelques pensées: "qui ne peut pas changer son avis ne peut rien changer"

eh beh



"comme tout les hommes faibles, il s'imaginait à ne jamais se raviser." "une constance imbuë est le spectre des petits esprits"



les esprits que l'on empêche de changer d'opinion cessent d'être des esprits ... vaicà.

c'est de qui ça?

À méditer ...

Mais L'Autre "lieu" ne se résume pas à l'Amikaro coffee. L'association s'est développée autour de trois axes : l'aide administrative, le logement et l'éducation permanente. L'accompagnement social et administratif proposé par l'ASBL constitue un soutien de taille pour de nombreux membres. « *C'est pour cela que j'ai commencé à fréquenter L'Autre "lieu". Pour qu'on m'aide avec tous les papiers à remplir pour trouver un logement et un travail* », se souvient Jérémie. Une aide que l'association peut dispenser depuis qu'elle a été reconnue comme initiative en santé mentale. Cette reconnaissance lui permet de bénéficier de subsides de la Cocof.

L'Autre "lieu" a en outre développé des maisons communautaires et semi-communautaires. Leur spécificité ? Un contrat de bail abordable. Pour les membres de l'association, l'argent reste en effet un enjeu non négligeable. Et pour cause, leur état de santé ne leur permet plus forcément de travailler. C'est par exemple le cas de Nathalie dont le burn-out a laissé des traces. « *J'ai progressivement perdu certaines facultés comme la capacité à m'organiser ou à voir le sens des priorités, ce qui était primordial dans mon métier* », explique-t-elle. Mais la jeune femme s'empresse de nuancer cette situation. Elle met un point d'honneur à distinguer un emploi, qui permet de gagner un salaire, d'un travail, qu'elle associe à toutes les activités auxquelles elle participe chaque semaine. Ainsi, comme beaucoup à L'Autre "lieu", Nathalie n'est pas salariée. Son emploi du temps est malgré tout fort

chargé : « *Je participe à une émission de radio et je suis coordinatrice d'un bistrot culturel. Tout cela en plus des activités organisées par L'Autre "lieu" !* »

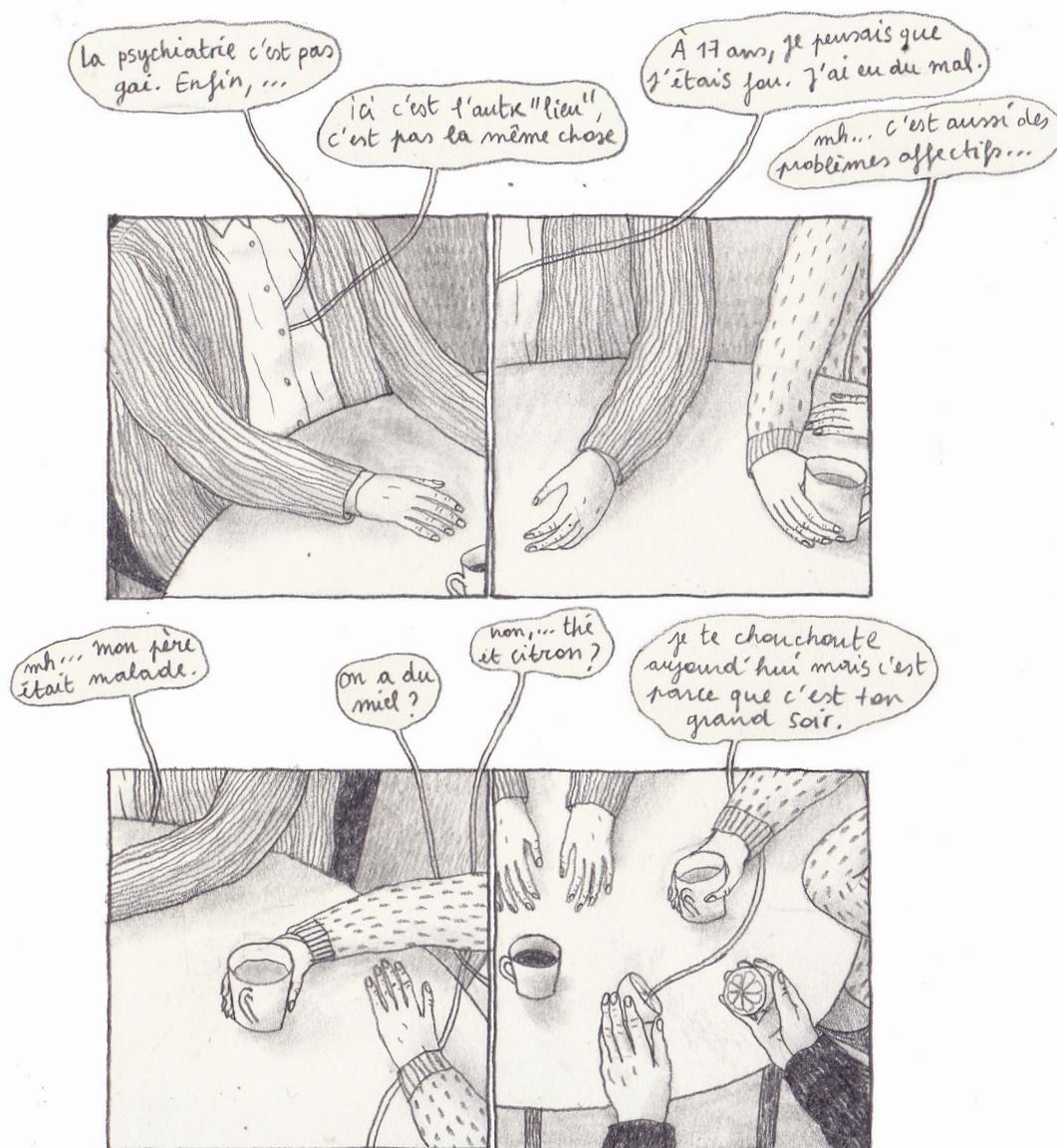
Des activités qui constituent le troisième pôle d'action de l'ASBL, l'éducation permanente. L'objectif est simple : penser la santé mentale pour qu'elle ne soit plus taboue. L'appivoiser. Puis se l'approprier. Et ne plus se laisser réduire à l'étiquette de « malade » ou de « patient ». Pour Christian Marchal, en charge de l'éducation permanente, ces ateliers visent avant tout l'émancipation des personnes : « *La finalité artistique est un prétexte pour porter une parole, une réflexion* ». Une équipe de lecture mais aussi un groupe de recherche se réunissent ainsi chaque semaine.



Depuis 2005, l'association organise aussi des campagnes de sensibilisation à la santé mentale, à raison d'une par an. Un rythme qui a permis à l'équipe de L'Autre "lieu" de se perfectionner au fil du temps : « *Nous avons de plus en plus de partenaires et nombre d'entre eux recommandent nos*

brochures ». Un succès dont elle se félicite, même si l'ASBL n'est pas en mesure d'évaluer l'impact effectif de ses campagnes sur la société. C'est pourquoi elle cherche désormais à rendre son travail plus concret. « Depuis peu, nous essayons d'ancrer nos campagnes dans un cas précis de transformation sociétale », explique Aurélie Ehx, chargée de projets à L'Autre "lieu". Dernier exemple en date, le webdocumentaire intitulé Internement. Après un gros travail de recherche, l'association décide

de s'allier à la Ligue des droits de l'Homme. Les deux organismes déposent un recours devant la Cour constitutionnelle contre ce qu'ils estiment être des imperfections de la loi du 4 mai 2016. Entrée en vigueur le premier octobre 2016, celle-ci ne permettrait pas de rendre plus effectifs les droits des personnes ayant le statut d'interné. Ils attendent encore la réponse de la Cour mais L'Autre "lieu" travaille d'ores et déjà sur une nouvelle campagne, approfondissant cette fois la question du rétablissement.

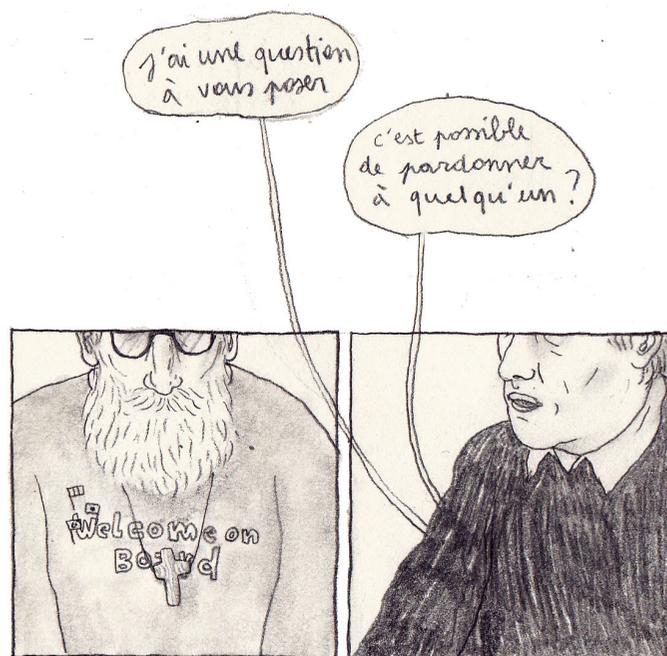


Voir plus loin que le bout de son médoc



Auparavant établie dans la commune de Saint-Josse, l'association a déménagé en mai dernier. Elle a aujourd'hui pris ses quartiers dans le centre de Bruxelles, à quelques pas de l'effervescence de la place Sainte-Catherine. Un départ qui n'est pas anodin. Selon Christian Marchal, cela a permis à l'équipe de changer sa façon de travailler. « *Nous étions dans une maison familiale avec quatre étages très étroits. Il était donc très difficile de développer des activités et les rencontres se faisaient souvent au singulier* », regrette l'éducateur. L'espace dont L'Autre "lieu" dispose à présent est beaucoup plus important. Une différence d'autant plus prenante que les cloisons sont vitrées : même lorsqu'elles sont fermées, le rez-de-chaussée ne semble être composé que d'une seule grande pièce. Une configuration qui favorise le partage et les interactions. Christian Marchal estime que les dynamiques y sont par conséquent beaucoup plus collectives, moins intimes : « *Ici, il y a parfois plus de retenue dans ce que l'on dit mais la parole est plus partagée. La sociabilisation est plus naturelle.* »

Et si cette sociabilisation a tant d'importance aux yeux de l'animateur de l'ASBL, c'est parce que la manière dont il considère les troubles psychiques est particulière. Pour lui, ces derniers sont avant tout des « maladies du lien ». Ce serait donc l'absence, ou le manque, de relations sociales stables qui favoriserait le développement des maladies psychiques. Partageant cette optique, l'équipe qui gère L'Autre "lieu" tente dès lors de mettre en place des moyens de retisser un tissu social. Pour elle, la dynamique collective prime donc sur les individualités. « *Il faut que la personne soit capable de s'articuler au collectif, c'est la seule condition pour devenir membre de l'association* », affirme Christian Marchal.



Créé en 1980 par la psychiatre Micheline Roelandt, c'est avec un objectif précis que L'Autre "lieu" s'est développé : proposer une alternative à la psychiatrie. Un projet qui se traduit notamment par la volonté de se défaire de l'aspect médical. « *Schizophrène, dépressif, etc., cela ne doit rien dire. Si quelqu'un vient avec une jambe cassée, on ne va pas s'en occuper* », affirme Christian Marchal. Et en effet, pas de médecin ni de psychologue à l'horizon : l'équipe se compose surtout d'éducateurs et d'assistants sociaux. Chaque animateur a des compétences pour un pôle en particulier (accompagnement administratif, maisons communautaires ou éducation permanente) mais chacun apporte sa patte là où il ou elle peut aider.

*«Schizophrène, dépressif,...
cela ne doit rien dire.»*

En outre, l'association privilégie la relation humaine à la distance thérapeutique : « *Notre posture professionnelle est très faible. L'objectif est de mettre le moins de distance possible avec les membres.* » Ici, c'est donc en se faisant la bise et non en se serrant la main que l'on se dit bonjour. Le « tu » familier est préféré au « vous » trop formel. Et les numéros de portable sont volontiers échangés. « *Les membres savent que nous ne sommes pas leurs amis mais que nous sommes là s'ils en ont besoin* », confie Aurélie Ehx, qui n' imagine pas les choses autrement.



Consultations, thérapies et traitements médicamenteux sont autant de concepts qui n'ont pas leur place à L'Autre "lieu". C'est plutôt de soupe, d'ateliers artistiques et de rigolade dont il est question. La soupe, c'est celle que les membres de l'ASBL cuisinent avec certains animateurs. Une fois par semaine, ils se rendent au marché et préparent un potage bien chaud, à consommer sur place ou à emporter, pour ceux qui le désirent. Les ateliers, ce sont avant tout des moyens de créer du lien et de questionner la santé mentale. Equipe de lecture, sorties au théâtre, yoga, groupe de recherche : les possibilités sont nombreuses. La rigolade, c'est ce qui ponctue la vie à l'association. Les animateurs dédramatisent les problèmes de chacun, les uns et les autres apprennent ainsi à en rigoler. Aurélie Ehx confirme : « *On aime bien quand ils disent qu'ils vont bien. Chez nous, ils n'ont pas besoin d'aller mal ou d'avoir un problème pour avoir de l'attention, un contact humain.* »



Si un sac plastique
on le laisse
flotter

Il va n'importe
où ...

faut mettre un petit poids
dedans pour qu'il reste
ancré au sol ...



je trouve ces
poids à droite, à
gauche... et ici.

j'ai pas envie de
me perdre moi

«Nous ne sommes pas une alternative aux soins en institut psychiatrique.»

De la soupe, du théâtre et de la rigolade, c'est bien beau mais pour certains, c'est loin d'être suffisant. Un membre de l'association, qui préfère aujourd'hui prendre ses distances, estime en effet qu'il s'agit là d'une proposition d'alternative trop timide. Il juge indispensable d'aller plus loin. Adepte de la phytothérapie, la médecine basée sur les extraits de plantes, Mathieu (nom d'emprunt) aimerait par exemple que l'association aide ses membres à diminuer petit à petit les doses de médicaments prescrites par les psychiatres. Selon lui, L'Autre "lieu" offrirait quelque chose de l'ordre de l'occupationnel et non de la solution viable. Dans cette optique, l'ASBL permettrait ainsi à ses membres d'occuper leurs journées sur le court terme mais pas de trouver le chemin de la guérison. « *Heureusement que ce genre de bouée de secours existe mais que font-ils pour qu'à un moment, on n'ait plus besoin de cette bouée ?* », se demande-t-il.

Face à ce type de critiques, les animateurs de L'Autre "lieu" tiennent à préciser les choses : « *Nous ne sommes pas une alternative aux soins en institut psychiatrique. En revanche, nous sommes une alternative dans le sens de la conception du soin.* » Une conception qui, vous l'aurez compris, tend à désacraliser l'aspect médical du soin. L'ASBL ne parle dès lors pas de guérison mais « d'aller-mieux ». Or elle

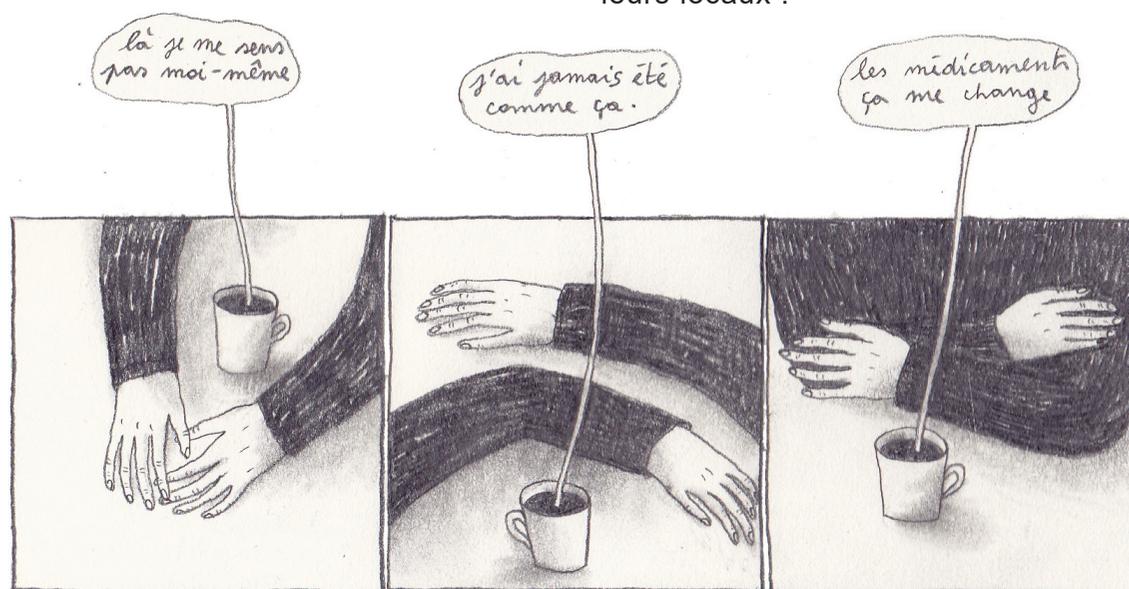
considère qu'un aller-mieux dans la durée n'est possible qu'en investissant l'aspect social du soin. C'est donc au logement, aux relations sociales et aux perspectives d'avenir qu'elle accorde une attention toute particulière, estimant que la médication ne fonctionne pas seule. « *Nous défendons tout ce qui concerne le mieux-être global car selon nous, l'hôpital ne fait pas soin. Il gère la crise et met un stop pendant un temps mais ne permet pas d'aller mieux sur le long terme* », insiste Aurélie Ehx.

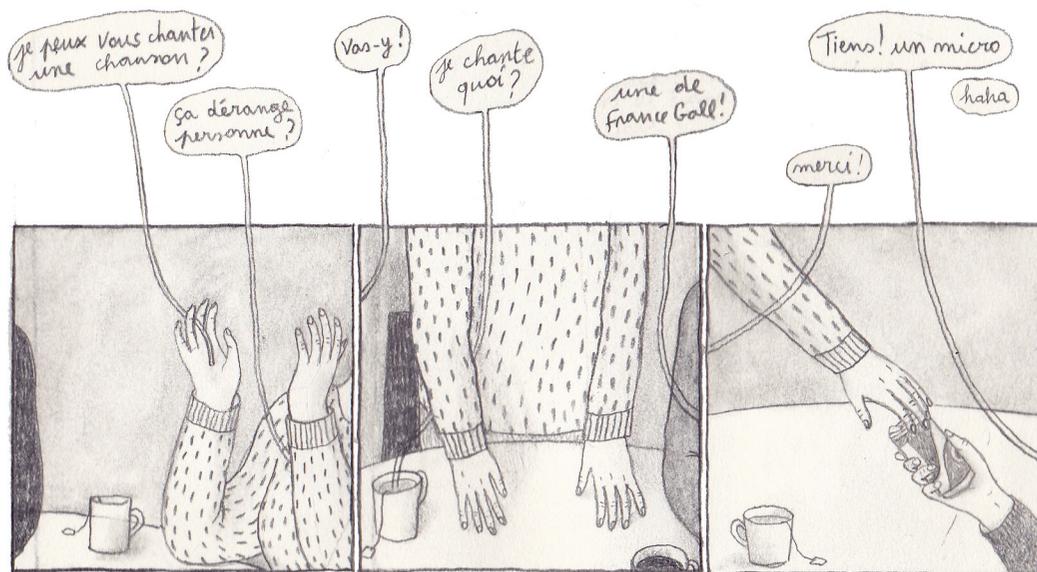


Un hôpital qui ne ferait pas soin. Cela signifierait-il que la Belgique ne ferait pas ce qu'il faut pour aider au mieux les citoyens et citoyennes souffrant de troubles psychiques ? Pas tout à fait. Centres de jour, hôpitaux psychiatriques, Soins Psychiatriques pour personnes séjournant A Domicile (SPAD) : chez nous, les institutions traitant la santé mentale se comptent en nombre. Ce qui manque cruellement à l'appel, en revanche, ce sont les places disponibles. Toutes ces institutions sont en effet surchargées, incapables de prendre en charge toutes les personnes qui en auraient besoin. Une saturation du réseau qui n'est pas sans conséquences : « *Certaines personnes se retrouvent dans des homes à seulement quarante ans et alors que le personnel n'est*

pas toujours formé à les accueillir », déplore Aurélie Ehx. Autre enjeu majeur : le temps. Les professionnels du secteur s'accordent là-dessus, on ne leur laisse pas le temps de prendre correctement en charge leurs patients. Et pour cause, « la politique en santé mentale est pensée par les secteurs économique et politique, elle vise l'efficacité et donc les prises en charge courtes », regrette Fanny De Brueker, psychologue au Service de santé mentale Saint-Gilles. Une course à l'efficacité qui entraîne une rationalisation du secteur. Nombre de services psychiatriques belges se divisent ainsi en sections spécialisées, par exemple sur le cannabis, l'alimentation ou la radicalisation. « Je trouve cela gênant car se centrer sur un symptôme plutôt que sur une personne est très stigmatisant, estime Charlotte Wilputte, psychologue au Service de santé mentale Chapelle-aux-Champs. À ce niveau-là, les plannings familiaux ont un avantage car ils traitent de la contraception, ce qui n'est pas un diagnostic ».

Des conditions de travail pas toujours optimales qui font des initiatives comme celle de L'Autre "lieu" des supports considérables. « *Beaucoup de structures se rendent compte de leurs limites. Certaines d'entre-elles nous envoient donc leurs patients* », commente Christian Marchal. C'est ainsi la psychothérapeute de Charlotte qui lui a conseillé de se rendre à l'association, il y a bientôt six ans. À l'époque, l'humoriste cherchait des lieux où elle pourrait mettre en perspective son identité de malade. Quant à Joséphine, c'est via le centre Antonin Artaud qu'elle a découvert le Pianocktail, un bistro culturel émanant du secteur de la santé mentale. Elle y a rencontré une ancienne animatrice de L'Autre "lieu" qui lui a proposé de passer à Saint- Josse, où se situait encore le siège de l'association. Celle-ci n'est donc pas en guerre avec le secteur de la santé mentale. Elle tient au contraire à garder contact avec les professionnels... pour autant que ces derniers restent à leur place, c'est-à-dire hors de leurs locaux !





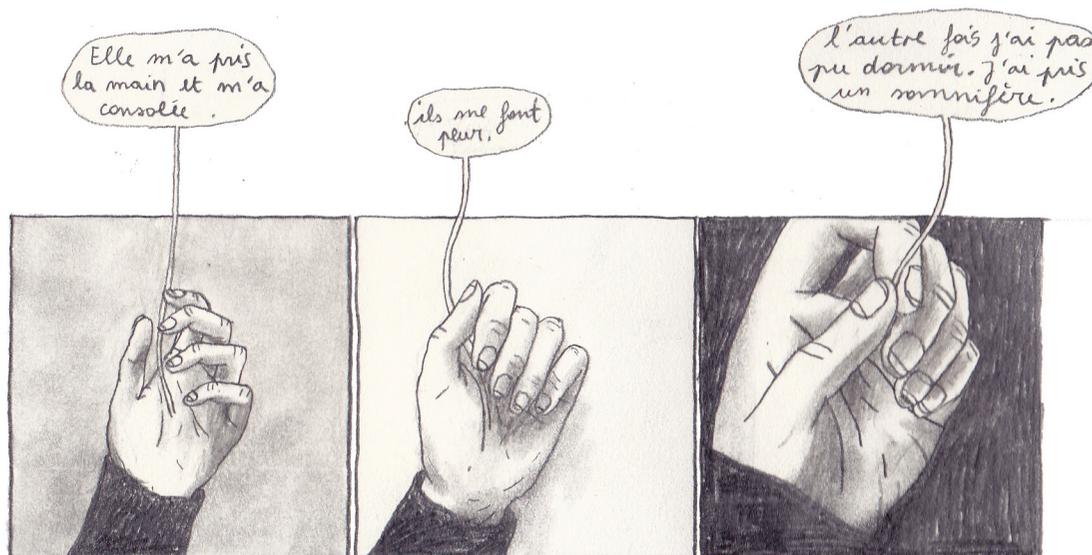
Et si l'ASBL offre un soutien non négligeable aux institutions psychiatriques, c'est notamment parce qu'elle travaille sur le temps long. « *Nous ne cherchons pas à obtenir des résultats immédiats, nous parlons en termes de processus, de cheminement* », explique Christian Marchal. L'objectif ? Déconstruire l'identité de malade. Ce n'est donc pas en tant que « *borderline* », « *schizophrène* » ou « *dépressif* » que l'on se présente ici. Dans l'optique de l'association, ces termes-là ne veulent rien dire. D'abord parce que l'équipe n'a étudié ni la médecine ni la psychologie. Mais surtout parce que ce qui importe ici, c'est la personne et non le diagnostic. Aurélie Ehx assure ainsi qu'une « *grosse partie de notre travail consiste à déconstruire avec eux leur condition de patient, à leur montrer qu'ils sont plus que cela* ». L'objectif consiste dès lors à leur montrer que, si la maladie leur ferme certaines portes, il leur est toujours possible d'en ouvrir d'autres. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles

L'Autre "lieu" ne veut pas de psys dans son équipe : « *Nous estimons que les gens qui sont formés au soin manquent de créativité quand il s'agit d'imaginer d'autres possibles pour nos membres.* »



Une posture intéressante qui n'a pas que des avantages. La structure de L'Autre "lieu", complètement démedicalisée, limite en effet son action. Les psychologues rencontrés sont unanimes : « *Ils ne sont pas équipés pour gérer une décompensation, c'est-à-dire une crise éventuelle de l'un de leur membre.* » Une situation que l'association reconnaît totalement, expliquant que dans de tels cas, elle contacte immédiatement une institution spécialisée pour que

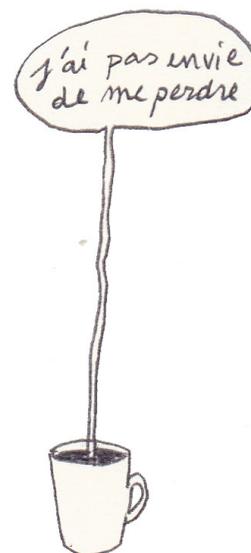
celle-ci prenne le relais. Mais les situations de crise ne sont pas les seules qui nécessiteraient la présence d'un professionnel de la santé mentale. Parmi les membres, les avis sont mitigés. Joséphine estime par exemple que la présence d'un psychologue serait parfois nécessaire pour gérer les « cas difficiles ». Elle fait aussi remarquer qu'un professionnel « a appris à mettre de la distance et à ne pas être touché par les histoires que leur racontent les gens », contrairement aux membres de l'équipe, qui n'ont pas été formés à cela. D'autres valorisent cette posture antimédicale. C'est le cas de Charlotte. Selon elle, cette tentative de sortie du médical permet de « libérer une parole ». Nathalie considère quant à elle que « c'est une bonne chose que les professionnels restent en dehors. Les animateurs de L'Autre "lieu" connaissent des professionnels pour que l'on soit pris en charge au plus vite si besoin est. »



«Certains disent que nous prenons des risques, moi je trouve qu'on fait le pari du rétablissement»

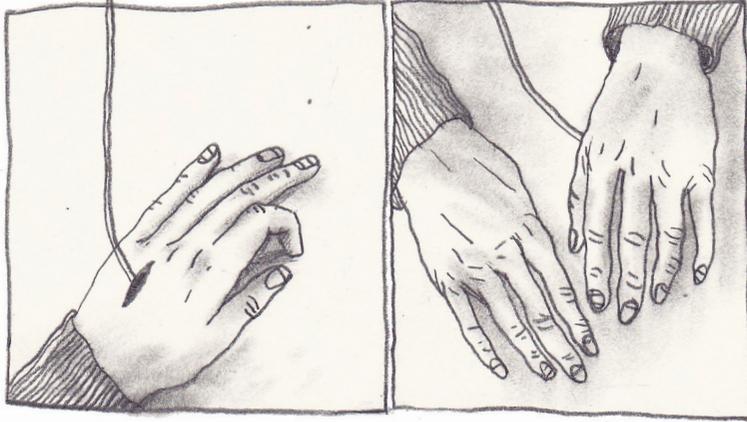
L'association admet par ailleurs être dépourvue face à la désaffiliation totale : « *Si quelqu'un vient ici et nous dit qu'il n'a pas d'endroit où dormir ce soir, nous ne pouvons rien faire* ». Sur le long terme, elle peut en revanche aider la personne à trouver un logement. Et si le collectif l'intéresse, elle peut lui proposer une place dans l'une de ses maisons communautaires. Chaque habitant y a sa chambre personnelle et y partage cuisine et salles de vie. Des projets en commun, comme un potager, sont aussi mis en place. Si ces maisons sont gérées par L'Autre "lieu", aucun membre de l'équipe n'y vit ou n'y passe quotidiennement. Conséquence : une supervision très sommaire qui pose question. Car s'il est important de montrer aux habitants qu'ils sont dignes de confiance, il ne faut pas oublier que l'état de certains n'est pas toujours très stable. Or la vie en communauté a tendance à exacerber les défauts et à favoriser l'émergence de conflits. Récemment, deux incidents ont ainsi bouleversé la vie au sein de ces espaces communautaires. Le premier a poussé l'une des habitantes à quitter la maison ainsi que ce mode de vie.

Le second a créé un climat tendu. Résultat : un habitant a agressé physiquement un tiers. Un dénouement inquiétant, qui aurait malheureusement tout aussi bien pu arriver en hôpital psychiatrique mais qui n'aide pas à faire taire les critiques. « *Certains disent que nous prenons des risques, moi je trouve qu'on fait le pari du rétablissement. Plutôt que d'insister sur les faiblesses de la personne, nous misons sur ses forces* », se défend Aurélie Ehx. Selon elle, les risques pris sont donc mesurés. L'ASBL affirme ainsi confronter ses pratiques avec des professionnels, et notamment avec son conseil d'administration, composé d'une infirmière, d'un médecin et d'une sociologue.



je me suis mise
à l'écart

quand les gens
parlent trop



je préfère me
mettre à l'écart

elle avait

j'ai eu
peur



Bonsoir!

Ah Salut!

enchante!

merci à tous d'être venus ce soir.

les musiques sont dans le chapeau de pierre.

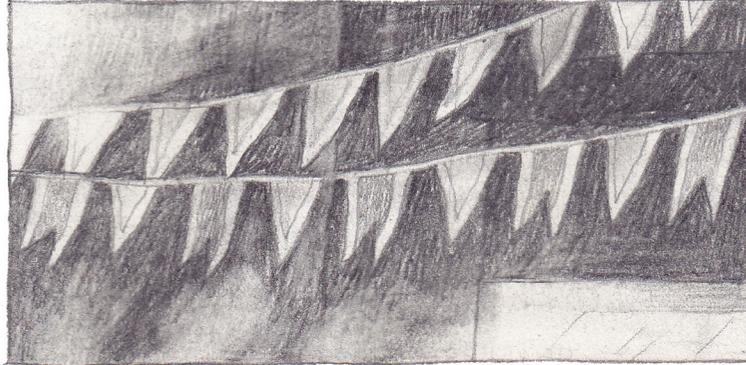
Pui pioche?

ça sera ... ma soeur adorée!

Ne me quitte pas!

ça se passe de commentaires...

ça va?



Il est parait-il des terres
vraies dormant plus de bleu qu'il
n'y a de ciel. Et quand vient le soir
le noir ne s'épandent-ils pas
ne me quitte pas, ne me quitte
pas. he me quitte pas

ne me quitte pas, je ne vais plus
pleurer, je ne vais plus parler
je me cacherais là, à te regarder
danser et sourire et à t'écouter chanter
et puis rire. Laisse-moi devenir
l'ombre de ton ombre

clap clap
clap clap
clap clap
clap clap

Alors!

Qui va piocher la
prochaine chanson?

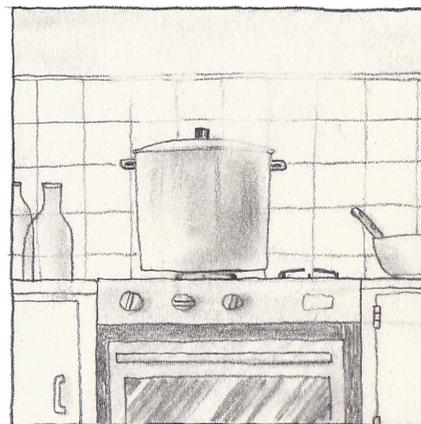


«Ma vie ne se résume pas à L'Autre "lieu"»

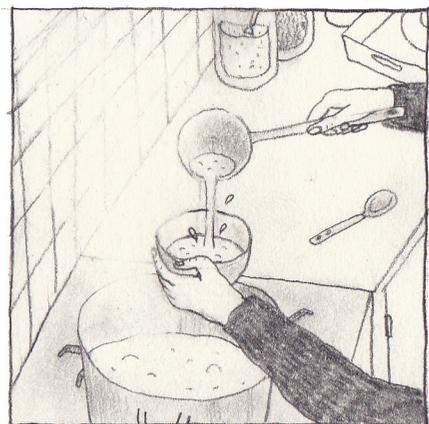
Entre vingt et trente personnes fréquentent quotidiennement L'Autre "lieu". Et ce nombre grimpe jusqu'à cent cinquante si l'on inclut les personnes qui viennent de manière ponctuelle : « *Certains passent une fois tous les trois ans, et c'est tant mieux, si cela leur convient* », affirme Christian Marchal. Plus d'une centaine de personnes qui sont parvenues à L'Autre "lieu" via différents canaux. L'un d'eux est le bouche-à-oreille : dans ces cas-là, l'accueil prime sur la fonction. Les personnes viennent pour être accueillies, pas pour voir un médecin ou un assistant social. D'autres viennent avec une demande précise, notamment administrative ou juridique. « *Les campagnes de sensibilisation fonctionnent aussi, ainsi que les activités culturelles que nous organisons ou auxquelles nous participons* ». Autant de canaux qui font des membres de L'Autre "lieu" un public aux profils très variés : « *Certains membres sont plus diplômés que moi* », s'exclame Christian Marchal, un sourire aux lèvres.

« Membres ». La formule est loin d'être innocente. Si certains, comme Charlotte, se présentent comme « usagers » de L'Autre "lieu", l'éducateur tente d'imposer le terme « membre ». C'est donc la formule utilisée par les animateurs de l'association. Pour Christian Marchal, qui ne veut même pas entendre les mots « patients » ou « clientèle », le terme « usager » est encore trop

connoté : « *On est usager de la SNCB, de la STIB, etc. Je trouve que « membre » est plus adapté, il montre que les personnes font partie de quelque chose, qu'elles ont une place ici* ». Une dimension participative à laquelle il tient beaucoup. Et pour cause, l'association constitue une véritable bouée de secours pour nombre de ses membres. Certains se tiennent occupés : radio, bénévolat, Pianocktail, etc., pour eux, L'Autre "lieu" n'est aujourd'hui qu'une activité parmi d'autres. « *Ma vie ne se résume pas à L'Autre "lieu" !* », tient par exemple à souligner Charlotte. Mais tous n'ont pas cette chance. Une partie des membres n'a en effet pas d'autre endroit où aller. Les visites à l'association sont alors les seules occasions qu'ils ont de sortir de chez eux et de se rendre dans un lieu où ils savent qu'ils seront les bienvenus.



Une solitude qui trouve sa source dans de nombreux facteurs. D'une part des difficultés, voire l'impossibilité, de trouver et de garder un emploi, ce qui pousse souvent les concernés à se sentir incapables ou désœuvrés. D'autre part des préjugés à



l'égard des personnes souffrant de troubles psychiques. « *Des gens m'ont déjà dit qu'ils préféreraient avoir un cancer car ils pourraient le partager* », confie Christian Marchal. Certains vont même jusqu'à intégrer ces préjugés, s'auto-considérant comme « anormaux » et se privant donc de vie sociale : « *Certains ont envie d'aller à des événements culturels mais ont trop peur de ce que les autres vont penser d'eux, du coup ils restent chez eux* », déplore Aurélie Ehx. C'est la raison pour laquelle l'équipe de L'Autre "lieu" valorise aussi les projets individuels. Elle tente ainsi de revoir leurs limitations et de leur donner la force d'oser essayer de nouvelles choses. Une démarche qui a aidé Nathalie, qui n'hésite désormais plus à partager ses idées au micro de l'émission de radio à laquelle elle participe tous les mois : « *L'Autre "lieu" m'a aidée à reprendre confiance en moi* ». Par ailleurs, si l'un ou l'autre membre le souhaite, un animateur peut venir à son domicile pour l'aider à ranger ses affaires ou lui tenir compagnie. Et lorsque des membres doivent malheureusement retourner à l'hôpital, l'équipe de l'ASBL leur rend

visite et les aide à organiser leur sortie.

Sortir de l'hôpital, bien sûr, mais aussi du monde de la psychiatrie en général. Car à force de séjourner dans des centres psychiatriques et de fréquenter psychologues, psychothérapeutes et psychiatres, de nombreux membres ont intégré les codes et le langage « psy », parlant de « décompensation » ou de « réseau » comme ils parleraient de la pluie et du beau temps. « Les patients ont tendance à devenir spécialisés dans le domaine psychiatrique : ils utilisent des termes techniques et s'identifient à ce monde-là », constate Fanny De Brueker, psychologue au Service de santé mentale Saint-Gilles. Le travail de déconstruction de l'identité de malade mené par l'ASBL passe donc aussi par-là : « *Plusieurs de nos membres sont fascinés par la figure du psychiatre, accordant une valeur quasi sacrée à ses paroles* », déplore Aurélie Ehx. Il s'agit donc de voir au-delà de l'étiquette de « malade ». Et pourquoi pas de s'en débarrasser totalement.



Dans la cuisine de L'Autre "lieu", l'ambiance est encore calme. Le réveillon de Noël approche et, si la météo est plus grise que festive, la pièce se remplit peu à peu. A table, quelques habitués discutent du bilinguisme dans les gares belges : « *En Flandre, les annoncent se font uniquement en néerlandais !* », regrette l'un. « *C'est vrai ! Tu as intérêt à connaître le nom néerlandophone de ton patelin wallon si tu veux t'en sortir* », s'exclame l'autre. Dans le fond, un animateur verse le reste de la soupe de ce midi dans des bocaux, les distribuant à ceux qui en veulent. Pendant ce temps, quelqu'un remplit le thermos après avoir refait du café. Joséphine, qui vient tout juste d'arriver, fait la bise à tout le monde. « *Vous avez déjà lu l'horoscope ?* », demande Charlotte, une tasse dans les mains. « *Pas encore !* », répondent les autres. Cette fois, c'est Jérémie qui se propose de le lire : « *Il y a des sagittaires aujourd'hui ?* ».

Quelques dizaines de minutes plus tard, les uns et les autres se disent au revoir, vidant petit à petit la cuisine. Mais autour dans le fond, plusieurs membres de L'Autre "lieu" discutent encore tranquillement. Sachets de thé, sucre, tasses et cuillères usagées sont éparpillés sur la table. Depuis le mois de décembre, celle-ci n'est d'ailleurs plus ronde mais rectangulaire. Plus grande que la précédente, elle permet d'accueillir plus de monde. Soudain, une animatrice interrompt les conversations : « *Il est 16h55, il est temps de ranger !* » Surpris par cette annonce, les retardataires restent interdits. Après dix secondes de silence, l'animatrice s'adoucit : « *Je suis désolée de vous le dire comme cela, mais on a terminé tard ces derniers vendredis* ». Et l'une des habituées de répondre, du tac au tac, « *c'est parce qu'on se sent bien ici, on n'a pas envie de partir !* »

